

La peste bubonique

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1907)**

Heft 82

PDF erstellt am: **07.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-257006>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

La peste bubonique

A intervalles plus ou moins irréguliers, on annonce l'apparition de la peste aux portes de l'Europe. L'autre jour les dépêches en signalaient deux cas à Odessa. La terrible maladie se rapproche. Avons-nous à la redouter sérieusement dans nos pays ?

N'oublions pas qu'il y a six ans elle s'est installée à Porto après avoir franchi à grandes étapes la route d'Extrême-Orient, et nous sommes obligés de remarquer que, depuis quelques années, elle ne disparaît jamais d'une façon définitive des points qu'elle a successivement occupés.

Après Hong-Kong et la Chine où elle existe encore, elle a passé dans l'Inde, en Perse, en Arabie, en Egypte, en Portugal. Des navires l'ont transportée à Madagascar, à l'île de la Réunion, à l'île Maurice, au Mozambique. Les caravanes l'ont semée sur leur route, par la voie de terre, à travers la Mongolie et le Turkestan, jusque vers les rives de la mer Caspienne et du Volga. En 1899 elle a franchi l'Atlantique et a fait son apparition dans l'Amérique méridionale, à Assomption d'abord, puis à Montevideo, à Buenos-Ayres, à Santos.

Il ne paraît guère possible de douter de son importation prochaine dans plusieurs autres pays de l'ancien et du nouveau continents. L'épidémie s'avance lentement vers l'Ouest, constituant çà et là quelques foyers qui forment taches d'huile et dont les nations voisines se préoccupent d'arrêter la multiplicité et l'extension.

Est-ce à dire qu'il faille nous alarmer et craindre le réveil de grandes épidémies meurtrières, comme la fameuse peste noire qui fit périr 25 millions d'habitants en Europe au XIV^e siècle ? C'est ce que s'est demandé M. le D^r Calmette, l'éminent Directeur de l'Institut Pasteur à Paris. Il a répondu régulièrement dans une fort belle conférence dont nous voulons reproduire les principaux passages :

Les premières recherches bactériologiques sur la peste a dit l'éminent savant, ont été entreprises à Hong-Kong, en 1894, simultanément par Yersin et par le médecin japonais Kitasato. Elles aboutirent à la découverte, par ces deux savants, d'un microbe spécifique très abondant dans les ganglions tuméfiés ou bubons qui constituent l'une des plus importantes manifestations de la maladie. Ce microbe, facile à mettre en évidence avec les méthodes usuelles de coloration, a la forme d'un bacille court, à bouts arrondis, ne prenant pas le Gram, plus fortement colorable à ses deux extrémités qu'au centre, et présentant une assez grande variété de formes, suivant les milieux artificiels dans lesquels on le cultive.

Dans les provinces méridionales de la Chine, où la peste existe en permanence depuis des siècles, on avait déjà remarqué que les épidémies sont toujours précédées d'une grande mortalité chez les rats et les souris. Yersin a observé le même fait à Hong-Kong, et il a rencontré en abondance, dans les organes internes de ces rongeurs, un microbe présentant exactement les mêmes caractères que celui qu'il avait trouvé dans les bubons chez l'homme malade. Avec

les cultures du microbe isolé des bubons de l'homme, il a reproduit la maladie chez les rongeurs, et il a pu infecter ceux-ci en leur faisant manger des organes d'autres rats ou d'autres souris ayant succombé à la peste.

Dans l'Inde, en 1897, Simond a déterminé d'une façon très précise l'un des principaux modes de transmission de la maladie de l'animal à l'homme ; il a constaté que, lorsqu'un rat pestiféré succombe, les puces qui vivaient sur lui l'abandonnent pour aller sur d'autres rats ou sur des hommes, et que l'intestin de ces puces est fréquemment bourré de bacilles pesteux qui peuvent y conserver pendant longtemps leur vitalité et leur virulence. En enfermant dans des bocaux des souris indemnes et des puces infectées, les souris prennent la peste. Il est donc incontestable que les insectes parasites de l'homme et des animaux, puces, punaises, moustiques, peuvent transporter et inoculer le microbe spécifique de cette maladie.

Un autre mode de contagion a été mis en évidence par les savants anglais, russes, allemands, autrichiens et français qui ont étudié les récentes épidémies de l'Inde. Le médecin anglais Child et les savants russes Wyssokowicz et Zabolotny ont montré que la peste prend très souvent, chez l'homme et tous les animaux sensibles au virus pesteux, tels que les rats, les cobayes, les lapins et surtout les singes, la forme *pneumonique* d'emblée, sans manifestations ganglionnaires apparentes. Les malades atteints de ces *pneumonies pesteuses* expectorent en abondance des crachats sanguinolents remplis de microbes de la peste. Ils souffrent

Feuilleton du *Pays du dimanche* 2

JEANNIE

par Jean Barancy

II

Les commères jasaient toutes ensemble, comme une nichée de pies, autour de Jeannie et de son père, le vieux Berthot, car l'arrivée du petit était presque un événement dans le village, et, dès la tombée du soir, les paysannes avaient entouré leur maison pour voir et surtout pour savoir.

A quoi se déciderait Jeannie ? N'aurait-elle pas changé d'avis ? Et comment sa sœur était-elle morte ? On ne l'avait même pas su malade. Personne de son pays, peu distant de celui-ci, ne l'avait dit ; peut-être avait-elle été flairé à l'hospice ? C'était malheureux à cause du petit, et encore ! Une mère comme celle-là...

Il n'était pas beau, cet enfant, avec sa bouche trop grande et son nez retroussé.

— Comment se nomme-t-il ? demanda quelqu'un.

— Eloi, répondit-elle visiblement agacée de tout ce verbiage.

— Eh bien ! écoute, ajouta une des commères, ce n'est pas pour te vexer au moins, mais son nom est aussi vilain que lui.

— C'est un enfant ! s'écria Jeannie impatientée, et les enfants ne sont jamais vilains !

— Oui, répondit une autre paysanne, passe tant qu'il est petit, mais il ne le sera pas toujours, et plus tard...

— Plus tard, interrompit Jeannie, aux yeux de qui des larmes montèrent, que personne ne vit parce qu'il faisait sombre, plus tard il sera, j'espère, un homme bon et brave, et alors il faudra bien qu'on le trouve beau, parce que la bonté du cœur se lit sur le visage et l'on ne voit plus qu'elle.

Sa voix tremblait un peu de chagrin, et

de colère aussi, car une révolte grondait en elle et elle eût voulu répondre comme elles le méritaient à ces femmes, pas méchantes peut-être, mais qui lui en voulaient de prendre seule une décision sans leur avoir demandé conseil.

— Mais tu ne vas pas le garder, peut-être ? demanda l'une d'elles.

— Pourquoi donc pas ? répliqua-t-elle fermement. Je ne l'abandonnerai certainement pas ! Pauvre petit ! Qui donc l'aimerait et en aurait soin ! Ne serait-ce pas un péché que de m'en séparer ?

— Un péché ? Allons donc ! Bon, si elle était riche. Mais comment ferait-elle pour arriver à nourrir son père et cet enfant, et elle-même ?

Au fond, on avait bien un peu raison. La charge serait lourde à ses bras, pour vaillants qu'ils fussent, et elle-même le sentait bien, mais, pour rien au monde cependant, elle l'eût repoussée. La charge serait lourde, oui, mais tant pis ! Sa belle jeunesse robuste